

UN EXEMPLE DE REGRESSION SCIENTIFIQUE ? ETHOLOGIE ANIMALE ET MECANISME
DANS LA PREMIERE MOITIE DU XXe SIECLE.

François Sigaut
Centre de Recherches Historiques
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
Paris

*Version abrégée
(pp. 4 à 13 suppr.)
publié ds
CHPS*

On sait depuis longtemps que la progression des sciences n'est ni régulière ni continue. Il y a des retards, des arrêts, voire même peut-être des reculs dans certains cas. C'est un de ces reculs que je voudrais présenter ici. L'épisode se situe, en gros, entre 1890 et 1960, et il affecte trois disciplines voisines dans le champ du savoir : l'archéologie préhistorique, la technologie et l'éthologie animale. Pour l'archéologie et la technologie, je renvoie à un travail précédent sur l'oeuvre oubliée du général Pitt Rivers qui m'a permis d'en traiter (Sigaut 1990). Il sera question ici uniquement du cas de l'éthologie animale. L'hypothèse que je voudrais soumettre à la discussion est que de 1890 à 1960 environ, la prééminence du mécanisme dans les conceptions scientifiques relatives au comportement animal a été cause d'une profonde régression de nos connaissances dans ce domaine.

La question de l'animal-machine n'est pas nouvelle. Dans notre culture actuelle, elle renvoie immédiatement à Descartes et aux cartésiens des XVIIe et XVIIIe siècles, par exemple le bon père Malebranche battant sa chienne avec équanimité. En réalité, la question s'était posée beaucoup plus tôt. Elle l'était déjà à l'époque grecque classique.¹ On peut même présumer que chaque société lui donne sa propre réponse, que ce soit dans les agissements quotidiens des hommes à l'égard des animaux, que ce soit dans les rites, dans les mythes, dans l'idéologie, la religion, etc. Il y a là un champ immense pour les études comparatives. Pour en revenir au mécanisme cartésien, il est clair que son développement, la façon dont il fut reçu, discuté ou rejeté à l'époque, mériterait un volume. Je ne retiendrai ici qu'une seule des critiques qui lui furent opposées, parce qu'elle me paraît particulièrement pertinente pour mon propos : c'est celle d'igno-

rer les faits. "Les faits, disent ces Messieurs [les cartésiens], ne prouvent rien", s'indignait C.-G. Leroy (1723-1789), lieutenant des chasses du parc de Versailles, auteur de l'article "Instinct des animaux" de l'Encyclopédie méthodique. L'ayant lu, il est bien difficile de ne pas lui donner raison. L'oeuvre aujourd'hui oubliée de Leroy² est peut-être le premier véritable traité d'éthologie animale avant la lettre. Or si on prend en considération les faits de comportement animal connaissables et connus de l'époque, dont cette oeuvre est certainement le témoignage le plus accompli, il est clair que la modèle de l'animal-machine ne résiste pas à l'examen. Le mécanisme cartésien impliquait, soit qu'on refuse de voir les faits, c'est ce que firent en gros les cartésiens orthodoxes; soit qu'on étende l'acception de la notion de "machine" bien au delà de celle, relativement précise, qu'ils lui donnaient, c'est ce que fera un La Mettrie. Mais le mécanisme ainsi élargi n'est plus qu'une métaphore sans portée scientifique véritable. Métaphore dont il est permis de penser qu'elle a fait obstacle au développement d'un matérialisme philosophique cohérent plus qu'elle n'y a contribué.

Quoi qu'il en soit, il semble bien qu'à la fin du XVIIIe siècle, grâce en particulier à l'oeuvre d'un Leroy, le mécanisme cartésien ait cessé d'être en vogue. Ce qui ouvre la voie au développement des études de terrain sur le comportement des animaux. Toutes ces études, nous allons le voir, furent plus tard rejetées dans l'oubli, et il faudra assurément tout un programme de recherches pour les exhumer. Je n'en citerai qu'un exemple, The American Beaver and His Works (1868), par Lewis H. Morgan, un des pères fondateurs de l'anthropologie actuelle. Il est significatif que ce livre, qui est peut-être la première monographie véritablement complète sur le comportement d'une espèce animale, soit tombée dans un oubli aussi total, alors que le reste de l'oeuvre de Morgan est célèbre. Notons au passage qu'on trouve chez Morgan les mêmes objections que celles de Leroy contre les théories soi-disant savantes qui résistent moins bien à l'épreuve des faits que la sagesse populaire elle-même :

L'esprit populaire a toujours été plus avancé que les métaphysiciens en ce qui concerne les capacités mentales des animaux. [...] Il n'y a pas de raison de refuser l'usage de ce principe appelé "instinct" pour expliquer, ou plutôt pour laisser inexpliqués, certains phénomènes mentaux qui se présentent également chez l'homme et chez les animaux inférieurs, pourvu qu'on le restreigne aux processus mentaux qui sont hors d'atteinte de la conscience. Mais tenter d'expliquer tous les phénomènes mentaux qui se manifestent chez les bêtes au moyen d'un terme arbitraire n'est qu'une façon d'escamoter le vrai problème. (Morgan 1868: 248-249.)

L'oeuvre de Darwin dans le domaine du comportement des animaux et de l'homme relève pleinement de cette tradition de recherche du XIXe siècle aujourd'hui oubliée. Leroy et Morgan sont cités plusieurs fois et avec éloges dans La descendance de l'homme, parmi de nombreux autres auteurs tellement ignorés aujourd'hui que les nommer n'aurait aucun sens. Le passage suivant est une sorte de conclusion que nous pouvons, je pense, reprendre sans réserves à notre compte :

On est, je crois, d'accord pour admettre que la raison est la première de toutes les facultés de l'esprit humain. Peu de personnes contestent encore aux animaux une certaine aptitude au raisonnement. On les voit constamment s'arrêter, réfléchir et prendre un parti. Plus un naturaliste a étudié les habitudes d'un animal quelconque, plus il croit à la raison, et moins aux instincts spontanés de cet animal; c'est là un fait très significatif. (Darwin 1881: 78.)

En termes plus actuels (et aussi, malheureusement, plus pédants), nous pourrions dire que Leroy, Morgan, Darwin et leurs émules ont surtout voulu se libérer de l'anthropocentrisme (cartésien, ou plus généralement chrétien), et qu'ils ont dû pour cela accepter une certaine dose d'anthropomorphisme. Ce jugement, dû à G. Canguilhem,³ est certainement conforme à la réalité. J'y ajouterais cependant que les deux dangers sont loin d'être équivalents. L'anthropomorphisme ne conduit pas en effet à refuser de voir les faits, mais seulement à leur donner une interprétation dont les faiblesses sont assez visibles pour qu'il soit facile de n'en être pas dupe. Ce que j'ai pu lire de la littérature du XIXe siècle m'a d'ailleurs convaincu que compte tenu des moyens intellectuels dont ils disposaient, les bons auteurs n'étaient pas dupes à cet égard. L'anthropocentrisme au contraire représente un danger différent et beaucoup plus grave, car il conduit tout simplement à refuser les faits. Du point de vue scientifique, il n'y a probablement pas de péché plus mortel que celui-là : l'éthologie à peine née a failli en mourir à la fin du XIXe siècle.

*

L'époque de Darwin marque une sorte d'apogée des recherches sur le comportement des animaux. Outre les écrits de Darwin lui-même, fort attentif à ce sujet comme on sait, deux grandes synthèses tombées dans un oubli immérité en portent témoignage : Des sociétés animales (1878) par Alfred Espinas (un auteur que nous avons déjà rencontré à propos de technologie, ce qui n'est pas un hasard), et Mental evolution in animals (1882) par G.-J. Romanes; on pourrait d'ailleurs leur ajouter l'oeuvre non négligeable de P. A. Kropotkin, Mutual aid, a factor of evolution (1902).

Mais dès les années 1890, on assiste à un retournement complet de perspective. Sous l'influence de physiologistes comme Jacques Loeb ou Lloyd Morgan (avec bien sûr à l'arrière-plan les travaux de Pavlov, etc.), tout l'acquis de la psychologie animale est soudain disqualifié sous le reproche d'anthropomorphisme. C'est le triomphe d'un nouveau mécanisme, qui n'est certes plus celui du XVII^e siècle, mais qui lui ressemble fort et qui, comme lui, ne tardera pas à s'étendre à l'homme lui-même - le béhaviorisme de l'entre-deux-guerres répond à la théorie de l'homme-machine de La Mettrie au XVIII^e siècle. Une oeuvre particulièrement représentative de ce nouveau courant d'idées est celle de S. Zuckermann, The social life of monkeys and apes (1932). L'observation des animaux en conditions naturelles, c'est-à-dire en liberté, y est taxée de "méthode anecdotique", d'exercice d'une "stérilité totale" et d'une "valeur intellectuelle nulle". Pour Zuckermann, Romanes et Kropotkin sont les représentants typiques de ce qu'il appelle "psychologie anecdotique" et "sociologie anecdotique" respectivement. Et il précise :

Depuis 1900, l'investigation expérimentale a été complètement séparée de la "psychologie" anecdotique, qui survit aujourd'hui principalement dans les livres d'histoire naturelle pour enfants et dans les lettres aux journaux. (Zuckermann 1937: 19.)

Il est significatif que Zuckermann, qui fit pourtant le voyage de l'Afrique du Sud, ignore presque complètement l'oeuvre de celui qui est sans doute le pionnier de la primatologie moderne, Eugène Marais (1871-1936). Car Marais avait vécu plusieurs années dans le veld en compagnie d'une horde de babouins dont il avait réussi à se faire accepter, alors que Zuckermann n'avait jamais observé que des singes en captivité : les deux hommes n'appartenaient pas au même univers.

Je ne crois pas exagéré, à propos de Zuckermann et de ses émules, de parler de fétichisme de la méthode expérimentale. Car c'était un véri-

table fétichisme que d'en arriver, au nom de la rigueur scientifique, à n'admettre comme légitimes que les faits de comportement observés sur l'animal tenu en captivité pour pouvoir être inclus à volonté dans des dispositifs expérimentaux de plus en plus artificiels. Pour que cela fût justifié, en effet, il aurait fallu être sûr que la captivité ne changeait rien d'essentiel aux comportements naturels de l'animal en question; certitude qu'on n'aurait pu acquérir qu'en observant parallèlement l'animal en liberté dans son milieu. Or c'est précisément ce à quoi on se refusait au nom de la méthode expérimentale... La pétition de principe est évidente. Le seul moyen d'y échapper, c'est de postuler que l'animal n'est qu'une machine, que tout son comportement peut être décrit en termes de stimulus-réponse, et qu'il est donc insensible à ses conditions de vie. Voilà pourquoi, me semble-t-il, le fétichisme de la méthode expérimentale et l'idéologie mécaniste sont si nécessaires l'un à l'autre. En subordonnant la légitimité des faits au respect de règles expérimentales qu'il a lui-même arbitrairement fixées de façon à éliminer tous les faits qui le gênent, le mécanisme se met à l'abri de toute réfutation. C'est pour cela qu'il n'est qu'une idéologie. Et dans un langage certes bien différent, c'est exactement cette critique-là que lui adressaient Leroy et Meslier.⁵

Depuis la fin des années 1960, l'éthologie de terrain, autrement dit l'observation des animaux en liberté dans leur milieu naturel, a pris un développement tout à fait extraordinaire. On comprend aujourd'hui que sous prétexte de contrôle expérimental des animaux, on peut facilement détruire les conditions nécessaires pour qu'ils aient une activité psychologique normale : la prétendue rigueur expérimentale détériore l'objet au lieu de le contrôler. On comprend aussi qu'il n'y a pas de raison de se limiter à décrire le psychisme de l'extérieur (schéma stimulus-réponse) comme le voulaient les behavioristes : si semblable *tabou* avait prévalu dans l'étude de la digestion par exemple, nous explique D. R. Griffin (1984: 23), il aurait été permis d'analyser tout ce qui entre et sort du tube digestif, mais pas la physiologie de la digestion elle-même. Ce n'est pas dire que la méthode externe soit sans intérêt. Les travaux d'un Boussingault, en physiologie de la digestion justement, sont là pour attester du contraire. Mais à la différence des behavioristes, Boussingault n'a jamais prétendu disqualifier d'avance toutes les méthodes autres que la sienne. B. F. Skinner, l'inventeur de la boîte qui porte son nom, est

mort en août 1990. "Il abandonna le laboratoire relativement tôt dans sa carrière", nous dit N. J. Mackintosh, l'auteur de sa nécrologie dans Nature (27 sept. 1990). "S'il devint le psychologue le plus célèbre de son vivant, ce ne fut pas pour ses découvertes expérimentales, mais comme défenseur obstiné d'une version assez simpliste du béhaviorisme." Il faut bien sûr qu'une biographie sérieuse vienne nous le confirmer. Mais en attendant, je trouve tout à fait significatif que dans la carrière du représentant le plus connu du béhaviorisme, l'expérimentalisme ait davantage servi comme argument publicitaire, en quelque sorte, que comme moyen de produire des connaissances. C'est à cela aussi qu'on reconnaît une idéologie.

Pendant toute la période 1890-1960, l'éthologie de terrain n'avait sans doute pas complètement disparu. Mais, refoulée du temple de la science, abandonnée aux amateurs et aux marginaux, elle fut obligée de se réfugier dans une véritable clandestinité. Si bien qu'il est à peu près impossible pour l'instant de savoir ce qu'il en advint. J'ai cité le Sud-Africain Eugène Marais. C'est une exception qui a valeur d'exemple. Par rancune envers les Anglais pour leur agression en 1899-1902 (guerre des Boers), Marais n'accepta jamais plus d'écrire dans leur langue. Il rédigea toute son oeuvre en afrikaans, ce qui permit à Maeterlinck de plagier impunément son oeuvre sur les termites. Quant à son oeuvre sur les babouins, la première encore une fois à être basée sur des années d'observation en conditions naturelles, elle ne fut traduite qu'en 1939, trois ans après sa mort par suicide en 1936; le monde, même savant, avait alors d'autres soucis. Un autre manuscrit de Marais, longtemps égaré, ne fut publié qu'en 1969. Il est à noter que Marais est particulièrement inconnu en France, où seul son livre sur les termites a été publié en 1938 (Moeurs et coutumes des termites, Payot); mais les traductions anglaises de ses deux livres sur les babouins sont absentes de la plupart de nos bibliothèques.⁴

Les pionniers du retour au terrain sont bien connus. Il s'agit de Konrad Lorenz (1903-1989) et de Nikolaas Tinbergen (1907-1988). Ce n'est pas, je crois, leur faire injure que de dire que par rapport à un Eugène Marais, ils eurent surtout la chance de venir au monde trente ans plus tard, de vivre en Europe et de vivre plus longtemps. Le prix Nobel qu'ils partagèrent en 1973 avec Karl von Frisch fut en tous cas remarquablement tardif : von Frisch avait 87 ans, Lorenz 70 et Tinbergen 66, / Marais avait

↳ alors que

65 ans quand il se suicida. Ce prix marquait moins la consécration de trois oeuvres, accomplies et reconnues depuis longtemps, qu'un changement d'attitude dans la communauté scientifique. L'interdit dont avait été frappée l'éthologie de terrain était enfin levé. Et ce n'est sans doute pas un hasard si, cinq ans plus tôt, avait paru la thèse de Jane Goodall, The behaviour of free-living chimpanzees in the Gombe Stream reserve (1968). Avec ses consœurs Dian Fossey, assassinée en 1985 au Ruanda où elle étudiait les gorilles de montagne, et Biruté Galdikas, qui travaille avec les orang-outangs à Bornéo, Jane Goodall représente un autre courant dans le renouveau de l'éthologie. Un courant inspiré par le paléontologiste L. S. B. Leakey, et qui éveille dans le grand public un intérêt d'autant plus vif qu'il s'agit de singes anthropoïdes, nos cousins les plus proches. La vie de Dian Fossey a même fait l'objet d'un film.⁶

Personne, je crois, n'a fait davantage que ces trois femmes pour populariser auprès du public et pour faire admettre par la communauté scientifique la nécessité d'une nouvelle attitude des chercheurs envers les animaux. Une attitude qui, à mon sens, est aussi celle de l'ethnologie dans ce qu'elle a de plus fondamental : la première règle est un respect total envers les êtres, humains ou non, qu'on étudie. Cette règle a bien sûr des implications sur le plan de l'éthique. Mais ce n'est pas une règle morale, c'est une règle épistémologique. Elle est basée sur la reconnaissance du fait qu'on ne peut pas observer correctement ce qu'on commence par déranger ou par détruire. Or le comportement de l'animal dérangé, c'est-à-dire agressé, stressé, enfermé, privé de communication avec ses semblables, n'est qu'une ombre sans consistance de son comportement réel. Pour pouvoir observer correctement les animaux, comme les hommes, il faut d'abord ne pas les déranger. Il faut ensuite s'en faire accepter, c'est-à-dire se conduire de façon à être perçu comme une présence non nuisible. Il faut enfin apprendre "la langue", c'est-à-dire l'ensemble des moyens de communication et d'expression qui permettent d'interpréter ce qui se passe. Tout cela relève de l'ethnologie participante la plus classique, et il est à peine excessif de dire qu'aujourd'hui, l'ethnologie et l'éthologie de terrain partagent la même méthode. Avec les mêmes conséquences : il faut de longues années de terrain, non seulement pour habituer les animaux à la présence du chercheur, mais surtout pour permettre au chercheur d'apprendre à connaître individuellement chaque éléphant, chaque babouin ou chaque mangouste...

Qu'ajouter ? Il est aujourd'hui évident que les années 1980 ont connu un tournant aussi radical que celui des années 1890, mais en sens inverse. Dans sa préface de 1969 au dernier livre de Marais, Robert Ardrey parle du béhaviorisme comme d'un véritable égarement scientifique. Les ouvrages sur la cognition animale se multiplient, on n'hésite plus à y parler de "pensée", de "culture" et même de "conscience" animales. On a découvert (ou plutôt redécouvert ?) que certains animaux sont capables de rire, ou du moins de plaisanter, de se jouer des tours, de tricher ou de se tromper mutuellement... Deux articles parus dans la revue Newsweek à six ans d'intervalle témoignent de l'importance de ce tournant. Le premier, en 1982, était intitulé "Do Animals Really Think ?". Le second, en 1988, était intitulé "The Wisdom of Animals"; avec ce sous-titre : "Les preuves s'accumulent, au laboratoire comme sur le terrain, qu'ils en savent plus que nous ne pensons." Sur ce point, Meslier et Leroy ne seraient pas dépayés de nos jours.

+

Je ferai deux remarques pour terminer.

La première, c'est que les artisans du renouveau scientifique actuel en éthologie ont été des marginaux. Tinbergen et Lorenz ont longtemps été considérés comme des bricoleurs ou des amateurs, du fait surtout de leur refus d'employer les méthodes "dures" ou "lourdes" et l'appareillage mathématique concomitant. Dian Fossey et Jane Goodall n'étaient même pas des spécialistes en psychologie animale au départ, leur seule expérience était de s'être occupées d'enfants handicapés. Le grand nombre de femmes parmi leurs successeurs me semble significatif : je citerai Anne Rasa sur les mangoustes, Shirley Strum sur les babouins, Cynthia Moss sur les éléphants, Patricia Moehlman sur les chacals, et il y en a certainement quantité d'autres que j'ignore. A cette forte proportion de femmes s'ajoute une proportion inhabituelle de Japonais. Cela peut s'expliquer en partie parce qu'^{avec l'Afrique du Sud,} le Japon est le seul pays développé où vivent depuis toujours des populations naturelles de singes. Mais cela s'explique plutôt, je crois, par l'absence de tradition monothéiste dans ce pays. On ne peut certes pas accuser le monothéisme d'avoir directement engendré des philosophies comme le stoïcisme (qui lui est antérieur) ou le béhaviorisme (qui lui est opposé). Mais c'est bien le monothéisme qui a singularisé l'homme en le dotant, lui seul, d'une âme immortelle, c'est bien le mono-

théisme qui a ouvert la voie aux idéologies de la raison arrogante, même celles qui l'ont ensuite durement combattu. Le fait que la France soit à la fois un des pays où le nombre d'animaux de compagnie est le plus élevé, et un de ceux où l'indifférence religieuse est la plus répandue, ne me semble pas une simple coïncidence.

Ma seconde remarque sera pour dire que la recherche d'aujourd'hui a renoué avec la tradition qui va de Plutarque à Darwin en passant par Montaigne, le curé Meslier, Leroy, Morgan et tous leurs émules, et elle a ce faisant rejoint l'attitude populaire de toujours avec les animaux. Elle l'a aussi largement dépassée, car il va sans dire que les chercheurs actuels ont dépouillé ce qu'elle comportait de naïvetés et ont considérablement élaboré leurs méthodes. Mais ce n'est plus l'application de telle ou telle méthode qui commande l'organisation de la recherche. Les méthodes sont désormais subordonnées au but, qui est d'observer l'animal sans le perturber. On ne le force plus à rentrer dans un dispositif conçu pour la seule commodité de l'observateur, c'est au contraire l'observateur qui se force lui-même à entrer dans le dispositif de l'animal, pour ainsi dire. Ce qui exige une véritable ascèse et comporte parfois de réels dangers. Dans ces conditions, l'investissement du chercheur ne peut plus être seulement intellectuel, il doit aussi être affectif. Et cela pour des raisons épistémologiques : le rôle de l'affectivité ne se borne pas à motiver le chercheur, comme c'est le cas général; l'investissement affectif est nécessaire dans la pratique même du travail d'observation.⁷

On ne peut imaginer retournement de perspective plus radical par rapport à ce qu'était censée être la pratique de la science dite normale. C'est sur ce point que je conclurai. En rejoignant l'attitude populaire envers les animaux, l'éthologie de terrain actuelle n'a pas abandonné le rationalisme. Elle l'a rétabli sans ses droits au contraire, en le délivrant des préjugés méthodologiques arbitraires qui restreignaient de façon injustifiée son champ d'application. Ce faisant, elle nous a appris à mieux distinguer le vrai rationalisme, toujours respectueux par méthode de son objet, des idéologies de la raison arrogante qui n'en sont que de néfastes caricatures. Ce n'est pas rien.

voir version initiale et
modifiée au dossier "DS non
publiés"

~~Le 30 septembre 1991~~
le 14 novembre 1991

N O T E S

1. Je dois cette information à un ouvrage aussi peu scientifique que possible, celui de J. Debu-Bridel (1956), mais quelques excursions dans une littérature plus classique m'ont permis de la confirmer. Voir par exemple le livre de Dierauer (1977) cité par Détienne et Vernant (1978: 305). J'ai aussi utilisé l'article de Sorabji (1991).
2. Charles-Georges Le Roi ou Leroy est un personnage de veneur-philosophe qui gagnerait certainement à être mieux connu. Il fut correspondant de Diderot, auteur de plusieurs articles de l'Encyclopédie et joua un rôle actif dans certaines des controverses philosophiques de son temps. Ses "Lettres sur les animaux" parurent d'abord séparément dans des journaux entre 1762 et 1769, puis en recueil à partir de 1768 (voir la bibliographie). J'ai surtout utilisé son article "Instinct des animaux" de l'Encyclopédie méthodique, qui, aux dires de l' diteur Naigeon, "est très supérieur [aux Lettres], parce que l'auteur, renfermé strictement dans les limites de son sujet, a eu soin de retrancher tout ce que la crainte de choquer les préjugés reçus & de se commettre avec les prêtres, lui avait fait dire précédemment en faveur de leurs dogmes absurdes." Darwin cite Leroy dans l'édition de 1802.
3. Je cite Canguilhem d'après la préface de D. Lecourt au livre de B. Cyrulnik (1991: 15).
4. L'oeuvre de Marais est aussi importante et aussi méconnue que celles de Leroy ou de Morgan. Sur Marais lui-même, je n'ai pas d'autres informations que celle qu'on trouve  a et là dans ses livres et dans la préface de R. Ardrey. Les livres de Marais sont à peu près introuvables en France, sauf la traduction de son ouvrage sur les termites; je n'ai pu y avoir accès qu'en les faisant venir de l'étranger.
5. Cet article ayant dû être abrégé, j'ai supprimé les développements que j'avais consacré au curé Meslier dans une version plus longue. Meslier n'est pas, comme Leroy, Morgan ou Marais, un pionnier de l'éthologie animale. Mais il représente un jalon important dans la lign e des opposants à la théorie de l'animal-machine, lign e qui, par Montaigne, remonte au moins jusqu'à Plutarque.
6. Une biographie de Jane Goodall, Dian Fossey et Biruté Galdikas vient de paraître (Montgomery 1991). N'y ayant pas encore eu accès, je la cite d'après le compte-rendu substantiel que lui a consacré Alison Jolly dans Nature (1991, 350: 534). Il n'est guère utile de préciser que J. Goodall et D. Fossey sont devenues de véritables figures l diatiques.
7. A. Jolly (op. cit.) soutient que dans la pratique de l'éthologie de terrain, et qu'il s'agisse de primates ou d'autres animaux, l'investissement affectif et l'investissement intellectuel sont indissociables : l'un sans l'autre est inopérant. C'est aussi ce qu'a reconnu chez nous un Marcel Blanc (1991: 97) : "La vie quotidienne avec deux chattes (et des chiens...) m'a donc appris que la culture scientifique passe à côté, ou interprète mal, de nombreux aspects du comportement animal." Il est clair que cette "culture scientifique" dans laquelle M. Blanc se sent si mal à l'aise n'en est que la variété cartésienne, mutilée par l'idéologie mécaniste. Une culture scientifique véritable ne passe pas à côté des faits.

B I B L I O G R A P H I E

J'ai ajouté aux références nommément appelées dans le texte quelques titres qui m'ont paru particulièrement significatifs des nouvelles tendances en éthologie animale : Bonner 1980, Fagen 1981, Lewin 1987, Weiskrantz 1985.

- ARDREY, Paul
1969 Voir à Marais 1969.
- BEGLEY, Sharon
1982 Do Animals Really Think ?, Newsweek, 26 juillet: 53.
- BLANC, Marcel
1991 De l'humain dans l'animal, Alliage, 7 & 8: 94-98.
- [REDACTED]
- COWLEY, Geoffrey
1988 The Wisdom of Animals, Newsweek, 23 mai: 38-44.
- DARWIN, Charles
1881 La descendance de l'homme et la sélection sexuelle.
Paris, C. Reinwald. (L'édition originale anglaise est
de 1871.)
- [REDACTED]
- DEBU-BRIDEL, Jacques
1956 La grande tragédie du monde animal. Paris, Hachette.
- DETIENNE, Marcel, & Jean-Pierre VERNANT
1978 Les ruses de l'intelligence, la mètis des Grecs. Paris,
Flammarion.
- DIERAUER, Urs
1977 Tier und Mensch im Denken der Antike. Amsterdam,
- DIETRICH, G.
1961 Les procès d'animaux du Moyen Age à nos jours, Lyon,
- DIGARD, Jean-Pierre
1990 L'homme et les animaux domestiques, Anthropologie d'une
passion. Paris, Fayard.
- ESPINAS, Alfred
1878 Des sociétés animales. Paris, Librairie Germer Baillère
& Cie.
1897 Les origines de la technologie. Paris, Félix Alcan.

[REDACTED]
[REDACTED]
[REDACTED]
FAGEN, Robert
1981

Animal Play Behaviour. Oxford University Press.

GALDIKAS, Biruté M. F., & Geza TELEKI
1981

Variations in subsistence activities of female and male Pongids : New perspectives on the origin of Hominid labor division, Current Anthropology, 22, 3: 241-256.

GRIFFIN, Donald R.
1984

Animal Thinking. Cambridge, Harvard University Press.

[REDACTED]
[REDACTED]
[REDACTED]

JOLLY, Alison
1991

Modern Shamans, Nature, 350: 534. (Recension du livre de Montgomery 1991.)

KORTLANDT, Adriaan
1986

The use of stone tools by wild-living chimpanzees and earliest hominids, Journal of Human Evolution, 15, 2: 77-132.

KROPOTKIN, Piotr Alexeievitch
1902

Mutual aid, a factor of evolution. New York, McClure, Phillips & Co. (Edition allemande en 1904, édition française en 1906, Hachette.)

LEROY, Charles-Georges

1768

Lettres sur les animaux. Nuremberg, sans nom d'éditeur.

1781

Lettres sur les animaux. Nouvelle édition augmentée.

Nuremberg et Paris, Saugrain jeune.

An 2 (1794)

Instinct des animaux, in Encyclopédie méthodique, Philosophie ancienne et moderne, par le Cit. Naigeon, tome 3, pp. 5-47. Paris, H. Agasse.

An 10 (1802)

Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux, avec quelques lettres sur l'homme. Par Charles-Georges Leroy, sous le nom du Phisicien de Nuremberg. Nouvelle édition, à laquelle on a joint des lettres posthumes sur l'homme, du même auteur. Paris, Valade.

1802

(Autre édition, chez Bossange, Masson & Besson.)

1862

Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux. Paris, Poulet-Malassis.

1870

The intelligence and perfectibility of animals from a philosophic point of view. With a few letters on man. Londres, Chapman & Hall.

LEWIN, Roger
1987

Do animals read minds, tell lies ?, Science, 238: 1330-1.

MACKINTOSH, N. J.

1990 B. F. Skinner (1904-1990), Nature, 347, 27 sept.

MARAIS, Eugène Nielen

1938 Moeurs et coutumes des termites. Paris, Payot.

1939 My friends the Baboons. Londres, Methuen.

1969 The soul of the ape. Londres, Human & Rousseau, et New York, Athenaum. (Préface de R. Ardrey.)

1973 Die Seele des Affen. Symposion Verlag. (L'édition anglaise de 1969 étant épuisée, c'est celle-ci que j'ai utilisée.)

MESLIER, Jean

1973 Textes du curé Meslier. Paris, Editions rationalistes.

MONTGOMERY, Sy

1991 Walking with the Great Apes. Houghton.

MORGAN, Lewis Henry

1868 The American beaver and his works. Philadelphie, J. B. Lippincott & Co.

ROMANES, G.-J.

1887 L'intelligence des animaux. Paris, Félix Alcan, 2 vol. (L'édition anglaise est de 1882.)

SIGAUT, François

1990 De la technologie à l'évolutionnisme, l'oeuvre de Pitt Rivers (1827-1900), Gradhiva, 8: 20-37.

SORABJI, Richard

1991 Des droits des animaux dans la pensée antique, Alliage, 7 & 8: 41-51.

VAN LAWICK-GOODALL, Jane
1968 The Behaviour of Free-Living Chimpanzees in the Gombe
Stream Reserve, Animal Behaviour Monographs, 1, 3.

WEISKRANTZ, L. (éd.)
1985 Animal Intelligence. Londres, Clarendon Press.

[REDACTED]

ZUCKERMANN, S.
1937 La vie sexuelle et sociale des singes. Paris, Gallimard.
(Traduction incomplète; l'édition anglaise est de 1932.)

LES ANNEES 1890-1960 ONT-ELLES ETE UN PASSAGE A VIDE EN TECHNOLOGIE,
EN ARCHEOLOGIE PREHISTORIQUE ET EN ETHOLOGIE ?

François Sigaut
Centre de Recherches Historiques
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
Paris

Trois disciplines proches les unes des autres paraissent avoir eu depuis 250 ans des destins assez parallèles : la Technologie (j'appelle ainsi l'ensemble Anthropologie + Histoire des techniques), l'Archéologie préhistorique et l'Ethologie animale. Toutes trois, en particulier, ont connu un essor remarquable jusque vers la fin du XIXe siècle, essor suivi par un déclin non moins remarquable qui n'a pris fin qu'au cours des années 1950-1970.

La Technologie a quasiment disparu de la tradition anthropologique anglo-saxonne, devenue dominante, entre 1900 et 1960. En Archéologie, l'essentiel des méthodes actuelles avait été mis au point par le général Pitt Rivers (fondateur du Musée d'Oxford) entre 1870 et 1890. Elles furent oubliées au point qu'il fallut les réinventer dans les années 1950 et 1960. Quant à l'Ethologie de terrain, elle fit l'objet d'une véritable réaction de rejet à partir de 1890, au nom des exigences mal comprises d'une méthode expérimentale qui, croyait-on, obligeait à n'étudier le comportement animal qu'en captivité. La tradition ne fut maintenue que par de rares marginaux, certains devenus célèbres comme Konrad Lorenz, d'autres restés dans l'oubli comme le Sud-Africain Eugène Marais. Pourtant, l'héritage antérieur n'était pas sans valeur, et la recherche actuelle retrouve des connaissances et des positions fort anciennes, remontant pour certaines au XVIIIe siècle. L'oeuvre d'un Charles-Georges Leroy (1723-1789) par exemple est rédigée dans un esprit absolument moderne (Lettres sur les animaux, Nuremberg 1768).

Sur le chapitre "Technologie" de cette histoire, je renvoie à mon article "De la technologie à l'évolutionnisme", paru dans Gradhiva, 1990, 8. Ma communication ici portera plutôt sur le chapitre "Ethologie", et sur le thème "L'animal, machine ou personne ?".

(Le 25.02.91)